

Pour poursuivre l'article 4 touchant à ce chapitre, vous imaginerez sans mal, je suppose, que la jeune fille a fui ma proposition avec une détermination égale à celle qui s'en serait suivie si je lui avais conseillé, de son plein gré, de contracter le virus de la peste et pourtant, si vous voulez goûter à cet amour que la vie permet, il va vous falloir à ce sujet vous rendre à ce qui existe.

Comme exemple contraire, et par définition aussi apocalyptique que destructeur, la cocaïne semble être devenue une substance de consommation quasi courante, si vous associez la surenchère qu'elle génère, positionnant à bonne distance la réalité, à cette accessibilité via le net de la pornographie, vous ne vous étonnerez plus des dérives que ces quelques-uns, plus à plaindre qu'à condamner d'ailleurs, nous offrent de constater.

À ce niveau, cette prise de distance avec ce qui est ne vous éloigne pas de la faim et de la soif, mais de l'idée même de la faim et de la soif, comme je l'ai souvent écrit, nos religions détenaient au moins cet avantage d'être des croyances d'un genre limité,

Dieu en elles incarnait une espèce de frontière qui ne pouvait pas être dépassée.

Aujourd'hui, beaucoup sont des croyants qui s'ignorent, convaincus d'adhérer à des principes n'étant absolument pas de cet ordre et nous sommant sans cesse d'être dépassés, leur saveur du jour devenant par définition obsolète juste consommée, évidemment se découvre là un principe exponentiel, synonyme d'autodestruction, Dieu au moins, à sa façon, nous ordonnait de ne pas croire au-delà de lui. D'ailleurs, les religieux, fins connaisseurs de nos travers, ont su, peu importe la confession, joindre à leurs propositions quelques méthodes, comme le jeûne et l'abstinence, afin que les saveurs récupérées, ces états spécifiques rompus, soient admises comme une grâce d'ordre divin, ceux-là surent jouer avec ce que la vie demeure en capacité de prodiguer pour faire Dieu plus aimable, tout en veillant — et la performance n'est pas mince — à ce que dans cette affaire, au final, Dieu soit plus aimé que la vie. Nous autres modernes, nous fonctionnons à l'égard de la vie en mauvais sens, nous sommes à présent de ces êtres humains qui ne savent plus avoir faim ni soif, ni avoir froid, qui paniquent même à la seule

mise en avant théorique de ces états spécifiques et qui veillent, pour se rassurer à ce même propos, à manger, boire et à se chauffer au-delà de ce que leurs corps réclament.

Évidemment, ces réflexes font de nous des êtres fragiles, cédant à une irascibilité comme à une susceptibilité proportionnelle à notre peu de résistance à ces pseudo mises à l'épreuve, nous prenons à ce point la vie en mauvais sens que nous ignorons dorénavant ce qu'être vivant signifie.